

EN PHRASES AVEC CELINE



CÉLINE ET LE PEUPLE



Le banquier repu.



Le prolo à cotte bleue.

Le malheur en tout ceci c'est qu'il n'y a pas de " peuple " au sens touchant où vous l'entendez, il n'y a que les exploités et les exploités, et chaque exploité ne demande qu'à devenir exploitateur. Il ne comprend pas autre chose. Le prolétariat héroïque égalitaire n'existe pas. C'est un songe creux, une faribole, d'où l'inutilité absolue, écœurante de toutes ces imageries imbéciles : le prolétaire à cotte bleue, le héros de demain - et le méchant capitaliste repu à chaîne d'or. Ils sont aussi fumiers l'un que l'autre.

Le prolétaire est un bourgeois qui n'a pas réussi. Rien de touchant à cela : une larmoyerie gâteuse et fourbe. C'est tout - Un prétexte à congrès, à prébende, à paranoïsmes !

(Lettre à Elie Faure, 2 mars 1935).

Comme vous voyez, j'ai tout prévu !

Que voulez-vous ? Le peuple, il a un préjugé, maintenant, en bloc contre tout ça. Il ne croit plus à grand'chose, dans le genre. Chat échaudé ! Il se méfie atroce, il a pas tort...

[...] Toute la question, c'est de leur donner du positif, aux prolétaires des temps qui courent. Ils sont devenus pires que saint Thomas, tous, sous le rapport de la méfiance. Ils veulent toucher. Pas des discours. De la viande. Pas de bavardage, pas de vagues salades. Du substantiel, du consistant. On ne les a plus avec des bulles !

[...] L'Egalitarisme ou la mort ! Les Prolétaires d'un côté, les bourgeois de l'autre, ils ont au fond qu'une seule idée : devenir riches, ou le rester ; l'envers vaut l'endroit, c'est pareil. Les uns envieux, les autres avarés ; mais tous cupides également ;



Ouvriers étudiants unis nous vaincrons

Fielleux, haineux, la gueule de travers, au caca, malades autant les uns que les autres de la même honteuse maladie : de l'argent, qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas. Ils en crèveront si on les laisse tels qu'ils sont.

Déjà, ils ne peuvent plus se supporter. Ils peuvent plus même se regarder, les uns les autres. Tant ils se dégoûtent !

Je ne connais qu'un remède : pas de discours, faut opérer ça d'un seul coup,

inciser l'abcès à fond, que ça dégorge ! Qu'on n'en parle plus.

Tout partager !

L'argent, les ronds ! Ouvrir Pognon ! Vider le bas de laine ! Le coffre-fort, ses tripes d'or au soleil !

Le grand nettoyage par le vide ! La grande justice devant le pèze ! Je décrète salaire national maximum 100 francs par jour, 150 francs pour les ménages, 25 en sus, à partir du troisième même.

Comme vous voyez, j'ai tout prévu !

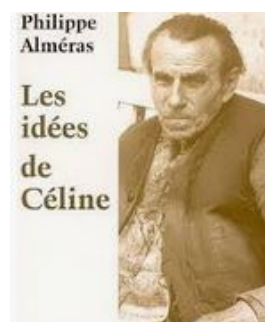
(Cahiers de la NRF, Céline et l'actualité 1933-1961, Gallimard, janvier 2003, p.208).

Alors ?... Irrécupérable !

Depuis la guerre, il ne croit plus aux hommes, à ce qu'ils disent.

En 1916, dans une lettre à Simone Saintu, il confie : " Ne croyez pas que je professe une haine quelconque pour mes semblables, j'aime au contraire les voir, les entendre, mais je fais mon possible pour échapper à leur emprise. "

Changera-t-il de caractère ? On l'imagine mal admirer sincèrement un " guide " ou un " chef ".



Ses idées sur l'éducation des enfants vont à l'encontre de l'embrigadement.

On a même parlé d'un Céline soixante-huitard. " *Nous sommes recouverts d'immondices civilisés* ", écrit-il en 1933 à Évelyne Pollet. Anarchiste alors ?

Comme Jules Vallès qu'il admirait ? Communard ? Comme Lucien Descaves, dédicataire de *Mort à crédit* ?

Céline aimait l'ordre et la paix, se méfiait trop de toute association, pour être un militant anarchiste de gauche. Anarchiste de droite par individualisme ?

Mais c'est oublier son idéal de " communisme Labiche ", sa compassion pour les malades et les pauvres. Anarchiste rêvant à un ordre idéal, comme beaucoup d'anarchistes... Donc irrécupérable.

(Propos d'Eric Mazet dans *Joseph Vebret, Céline l'Infréquentable*, Jean Picollec, mai 2011, p.151).

Repeindre leur devanture...

(pour obtenir 20 voix de plus...)

A ELIE FAURE.

[Fin mai 1933.]

Très cher ami,

Il ne faut plus commettre les fautes de 71. Crever pour le peuple oui - quand on voudra - où on voudra, mais pas pour cette tourbe haineuse, mesquine, pluridivisée, inconsciente, vaine, patriotarde alcoolique et fainéante mentalement jusqu'au délire. Le mur des fédérés doit être un exemple non de ce qu'il faut faire mais de ce qu'il ne FAUT PLUS FAIRE. Assez de sacrifices vains, de siècles de prison, de martyrs gratuits. Ce n'est plus du sublime, c'est du masochisme.

Il n'y a personne à gauche voilà la vérité. La pensée socialiste, le PLAISIR socialiste n'est pas né. On parle de lui, c'est tout.

S'il y avait un plaisir de gauche il y aurait un corps . Si nous devenons fascistes, tant pis. Ce peuple l'aura voulu. IL LE VEUT. Il aime la trique.



Agités socialistes S.F.I.O.

Je ne suis pas aigri. Je suis lucide. Tous ces agités socialisants se trémoussent dans le vide à moins que roublards (la majorité) ils ne cherchent en vous que de nouvelles idées pour repeindre leur devanture.

Je les connais, ami, je les connais bien et je les méprise encore plus que je les connais. Ils pourvoiraient n'importe quelle tuerie pour obtenir 20 voix de plus. Ah ! les putrides histrions ! Il se peut qu'ils jouent un rôle mais ce doit être celui de l'asticot sur le cadavre du capital. Utile certes, indispensable, mais dans la partie la plus hideuse du cadavre.

Nous sommes tous en fait absolument dépendants de notre Société. C'est elle qui décide notre destin. Pourrie, agonisante est la nôtre.

J'aime mieux ma pourriture à moi, mes ferments à moi que ceux de tel ou tel communiste.

Je me trouve orgueilleusement plus subtil, plus corrodant. Hâter cette décomposition voici l'œuvre. Et qu'on n'en parle plus !

Parade de morts.



Qu'importe après tout la guitare ou le tympanon. Les individus délabrés, sanieux qui prétendent rénover par leur plume notre époque irrémédiablement close, me dégoûtent et me fatiguent. Le pus leur sort par tous les orifices et les voici qui ne parlent que du printemps prochain ! Nous ne sommes pas faits pour sentir ces choses-là ! A nous la mort camarade ! Individuelle !

Bien affectueusement

L F Destouches

(Lettres, Gallimard, Pléiade, 33-54, p. 373, 2009).

La grande prétention au bonheur, voilà l'énorme imposture ! C'est elle qui complique toute la vie ! Qui rend les gens si venimeux, crapules, imbuables ! Y a pas de bonheur dans l'existence, y a que des malheurs plus ou moins grands, plus ou moins tardifs, éclatants, secrets, différés, surnois...
(*Mea culpa*, Denoël et Steele, Gallimard, 1936).

La misanthropie célinienne

[...] Et le résultat n'est pas triste. Cet homme interchangeable, indifférencié de l'espèce, bref, l'Homme sans masque et sans musique, - " *a le goût des fausses valeurs, il est singe. Il est corrompu... Il est fainéant d'âme... Il n'aime que ce qui est cher ! ou à défaut ce qui lui semble tel ! Il vénère la force. Il méprise le faible. Il est crâneur, il est vain ! Il soutient toujours le faisan. Visuel avant tout, faut que ça se voye. Il va au néon comme la mouche.*"

La misanthropie célinienne, née de la guerre, trouve alors son apogée. La misanthropie est bien, avec l'humour noir, la seule critique possible dans un monde qui, plaçant l'Homme sur un piédestal, a voulu rendre la critique et la révolte impossibles.

Simmelweis n'était pas ce petit homme; il était au contraire la cible des petits hommes.

Quand un génie véritable apparaît en ce bas monde, on peut le reconnaître à ce signe que les imbéciles sont tous ligüés contre lui.



Jonathan Swift

www.citation-celebre.com

S'adressait-il à Céline ?

Un autre grand misanthrope, Jonathan Swift, déclare très clairement : - " *J'ai toujours détesté toutes les nations, professions ou communautés, et je ne puis aimer que les individus. J'abhorre et je hais surtout l'animal qui porte le nom d'homme, bien que j'aime de tout mon cœur Jean, Pierre, Thomas, La misanthropie célinienne etc...*"

Les individus réels contre leur ombre communautaire, telle sera aussi l'attitude constante de Céline dont on connaît la générosité et l'amitié prodiguées envers ses malades et diverses relations, n'en excluant ni juifs ni résistants pendant l'Occupation. (Extrait d'*Alain Ajax*, *Céline au bout du communisme*, BC n°301)

Le peuple des malades, des clients...

Avec mon diplôme, je pouvais m'établir n'importe où, ça c'était vrai... Mais ce ne serait autre part, ni plus agréable, ni pire... Un peu meilleur l'endroit dans les débuts, forcément, parce qu'il faut toujours un peu de temps pour que les gens arrivent à vous connaître, et pour qu'ils se mettent en train et trouvent le truc pour vous nuire. Tant qu'ils cherchent encore l'endroit par où c'est le plus facile de vous faire du mal, on a un peu de tranquillité, mais dès qu'ils ont trouvé le joint, alors ça redevient du pareil au même partout.

En somme, c'est le petit délai où on est inconnu dans chaque endroit nouveau qu'est le plus agréable.

Après, c'est la même vacherie qui recommence. C'est leur nature. Le tout c'est de ne pas attendre trop longtemps qu'ils aient bien appris votre faiblesse les copains. Il faut écraser les punaises avant qu'elles aient retrouvé leurs fentes. Pas vrai ?

Quant aux malades, aux clients, je n'avais point d'illusion sur leur compte...



La plaque du docteur Destouches



Cabinet de Céline, St Germain-en-Laye, 1939

Ils ne seraient dans un autre quartier ni moins rapaces, ni moins bouchés, ni moins lâches que ceux d'ici. Le même pinard, le même cinéma, les mêmes ragots sportifs, la même soumission enthousiaste aux besoins naturels, de la gueule et du cul, en referaient là-bas comme ici la même horde lourde, bouseuse, titubante, d'un bobard à l'autre, hâblarde toujours, trafiqueuse, malveillante, agressive entre deux paniques.

(*Voyage au bout de la nuit*, Poche, 1968, p. 344).

La masse ne lit qu'aux cabinets...

" Vous êtes tellement abruti Professeur Y que faut tout vous expliquer !... je vais vous mettre les points sur les i ! Ecoutez bien ce que je vous annonce : les écrivains d'aujourd'hui ne savent pas encore que le cinéma existe !... et que le cinéma a rendu leur façon d'écrire ridicule et inutile... périlleuse et vaine !... "

[...] - *Que reste-t-il au romancier, alors, selon vous ?*

- Toute la masse des débiles mentaux...



Moment pensif de la lecture

la masse amorphe... celle qui lit même pas le journal... qui va à peine au cinéma...

- *Celle-là peut lire le roman chromo ?...*

- Et comment !... surtout tenez, aux cabinets !... là elle a un moment pensif !... qu'elle est bien forcée d'occuper !...

- *Ça fait combien de lecteur cette masse ?*

- Oh ! 70... 80 p. 100 d'une population normale.

- *Dites donc, une sacrée clientèle !... Ça le rend rêveur... "*

(*Entretiens avec le Professeur Y*, Folio, 1995, p.23).

- **C'est pas vrai ! La race, ce que t'appelles comme ça, c'est seulement ce grand ramassis de miteux dans mon genre, chassieux, puceux, transis, qui**

ont échoué ici poursuivis par la faim, la peste, les tumeurs et le froid, venus vaincus des quatre coins du monde. Ils ne pouvaient pas aller plus loin à cause de la mer. C'est ça la France.

Le peuple des malades, des clients... La masse ne lit qu'aux cabinets... et puis c'est ça les Français.
(*Voyage au bout de la nuit, Folio, 1968, p.13*).

La nouveauté... le soldat gratuit...

(les premiers couillons voteurs et drapeautiques)

Ah ! camarade ! Ce monde n'est je vous l'assure qu'une immense entreprise à se foutre du monde ! Vous êtes jeune. Que ces minutes sagaces vous comptent pour des années ! Ecoutez-moi bien, camarade, et ne le laissez plus passer sans bien vous pénétrer de son importance, ce signe capital dont resplendissent toutes les hypocrisies meurtrières de notre Société :

L'attendrissement sur le sort, sur la condition du miteux... " Je vous le dis, petits bonhommes, couillons de la vie, battus, rançonnés, transpirants de toujours, je vous préviens, quand les grands de ce monde se mettent à vous aimer, c'est qu'ils vont vous tourner en saucissons de bataille... C'est le signe... Il est infaillible.

Les philosophes, ce sont eux, notez-le encore pendant que nous y sommes, qui ont commencé par raconter des histoires au bon peuple... Lui qui ne connaissait que le catéchisme ! Ils se sont mis, proclamèrent-ils, à l'éduquer...



Naissance de la souveraineté du peuple : Valmy, 20 sept. 1792.

Ah ! ils en avaient des vérités à lui révéler ! et des belles ! Et des pas fatiguées ! Qui brillaient ! Qu'on en restait tout ébloui ! C'est ça ! qu'il a commencé par dire, le bon peuple, c'est bien ça ! C'est tout à fait ça !

Mourons tous pour ça ! Il ne demande jamais qu'à mourir le peuple ! Il est ainsi.

" *Vive Diderot !* " qu'ils ont gueulé et puis " *Bravo Voltaire !* " En voilà au moins des philosophes !

Et ce fut le premier départ des premiers bataillons d'émancipés frénétiques ! Des premiers couillons voteurs et drapeautiques qu'emmena le Dumouriez se faire trouer dans les Flandres ! Pour lui-même Dumouriez, venu trop tard à ce petit jeu idéaliste, entièrement inédit, préférant somme toute le pognon, il déserta.

Ce fut notre dernier mercenaire... Le soldat gratuit ça c'était du nouveau... Tellement nouveau que Goethe, tout Goethe qu'il était, arrivant à Valmy en



Voltaire, Rousseau et Diderot

reçut plein la vue. Devant ces cohortes loqueteuses et passionnées qui venaient se faire étripailler spontanément par le roi de Prusse pour la défense de l'inédite fiction patriotique, Goethe eut le sentiment qu'il avait encore bien des choses à apprendre. " *De ce jour, clama-t-il, magnifiquement, selon les habitudes de son génie, commence une époque nouvelle !* "

Mais du fond du jardin, on l'appela Princhart. Le médecin chef le faisait demander d'urgence par son infirmier de service.

- *J'y vais*, qu'il a répondu Princhart, et n'eut que le temps juste de me passer le brouillon du discours qu'il venait ainsi d'essayer sur moi. Un truc de cabotin.

(*Voyage au bout de la nuit, Livre de Poche, Gallimard, 1952, p. 73*).

Il faut verser l'or à foison, à boisseaux, à tonnes, pour soulever le peuple.

Le damné il est pas commode faut qu'on l'éclaire et bougrement, pour qu'il s'élançe aux barricades, qu'il commence à faire le fou. Il préfère lui la vie de famille, l'autobus et le meeting baveux. Au fond il aime pas les histoires. Il est conservateur fini, il est de la terre, né Bidasse, faut pas l'oublier. Voter ça devrait bien suffire voilà ce qu'il pense intimement. Il tient pas aux sacrifices, aux piscines de sang. Il y tient même pas du tout. Il faut pour ça qu'on l'enfurie, qu'on le picadorise à mort. C'est un tintouin du tonnerre. Il est gueulard mais pacifique. Plus mendigot que fracasseur.

Il veut bien encore des violences mais si c'est les autres qui dérouillent. Il est comme toute l'armée française il veut défiler triomphant. Il veut sa voiture, son bois de rose, sa Retraite de vieillard à trente ans, tout des raisons pour pas mourir. La pêche à la ligne. Qui dit mieux ? Il veut pas mourir du tout. Les gardes civiques ça tue très bien ! Ils vous ont de ces mitrailleuses ! Sagesse d'abord !



à Versailles à Versailles.

A quoi bon changer l'ordre social pour que les autres se régalent et qu'on soye soi morts et martyrs ?

Victoire ? C'est vite dit ! Mais pas d'omelette sans casser d'œufs ! Et pas de bonnes victoires pour les morts ! Chacun réfléchit forcément !...

Quelles garanties ? Chacun se demande "in petto"... Est-ce bien sérieux ? Va-t-on mourir pour le confort ?

Que les autres crèvent si ça leur chante ! On verra bien comment ça tourne...

C'est là le hic, le point sensible, le " ne-pas-se-mouiller " paysan, c'est là qu'il faut pousser au crime ! à plein orchestre ! que l'or entre en transe et comment ! La vieille Bastille et ses neuf tours, serait toujours au poste, altièrre, hautaine, formidable, et ne gênerait vraiment personne, pas plus que Fresnes ou l'île de Ré, si les Banques, les démons de Londres, n'avaient pas fait le nécessaire, enflammé la viande saoule à temps, déchaîné l'émeute, le carnage, soulevé l'ouragan des ragots, les torrents de bave conventionnels, l'ébullition de la frime au sang.

L'arrière-petit-fils de Louis XIV serait encore à l'Elysée, Marie-Antoinette révérée par tous les enfants des écoles, patronne de l'élevage des agneaux, si Pitt avait pas insurgé les petits scribouilleux de l'époque, pourri la noblesse à gaga, versé les ronds à pleines hottes, soudoyé la cour et les champs, les mères abbesses et les bourreaux... Sans or les idées ne sont rien. Il faut verser l'or à foison, à boisseaux, à tonnes, pour soulever le peuple.

Qui n'en a pas n'insurge personne. Pas plus aujourd'hui qu'autrefois. Tout d'abord un commanditaire !

C'est la condition du spectacle ! Et point petit cave chichiteux ! quelque hagard effaré comparse ! Pouah ! Quelle horreur ! Quelle insolence ! Non ! Tel répondant colossal ! Le plus coûteux des opéras ! Y songez-vous ? L'Opéra des insurrections ! Avec Déluges ! Chœurs symphoniques ! Oh ! la ! la ! Si ça vous entraîne ! Tâtez-vous avant d'y



Les têtes au bout des piques...

toucher ! Vous en avez ? Z'en avez pas ? Quelle est votre banque ? Vous êtes raide ? Alors taisez-vous ! Caltez ! emmerdez personne ! Vous êtes qu'un petit impertinent ! un petit garçon mal embouti ! Allez donc apprendre la musique ! Ça vous disciplinera

l'esprit ! On n'insurge qu'avec des espèces et pas du semblant ! des pichenettes ! Non ! Non ! Des trombes ! Cyclones de pèze ! Guillotine est fille de Guichet.
(*Les Beaux draps, Ecrits polémiques, Ed. 8, 2017, p. 547*).

Cet email a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}

Vous avez reçu cet email parce que vous vous êtes inscrit à notre newsletter.

[Se désinscrire](#)

